

L'ÉCOLE INDUSTRIELLE DE LÉLOALÉNG

C'est à une petite heure de marche de Massitissi, et sur les bords de la rivière de ce nom, que se trouve l'École industrielle de Léloaléng. Traduit en français, le mot de Léloaléng signifie « Au moulin », car, depuis son origine, l'école possède un moulin à eau, le premier de ce genre qu'on ait vu fonctionner au Lessouto.

La fondation de l'école remonte au mois de mai 1880, et son premier directeur fut M. Jean Preen, originaire de Rothau en Alsace. Mécanicien de son métier, il comptait déjà plusieurs années au service de la Société des Missions, d'abord comme instituteur à Saint-Louis du Sénégal, puis comme professeur à l'École normale de Morija, puis encore comme missionnaire en titre de l'ancienne station de Matatièlè.

Depuis longtemps la nécessité d'avoir une institution de ce genre au Lessouto s'était fait sentir.

Dès l'arrivée des premiers missionnaires dans le pays, quelques notions élémentaires des métiers exercés par les peuples civilisés s'étaient peu à peu glissées dans l'esprit des noirs. Soit que le missionnaire fût son propre maçon, soit qu'il confiât ses travaux à un ouvrier blanc d'une des colonies voisines, il devait avoir recours à l'aide des indigènes pour toutes ses constructions. Chaque station avait son petit atelier; quiconque s'exilait alors au delà des limites de la civilisation avait, en mainte occasion, à se servir des divers outils dont il avait eu soin de se munir avant son départ. Aussi bon nombre de Bassoutos, avec le talent spécial d'imitation des races indigènes, avaient-ils développé une aptitude remarquable pour les travaux manuels qu'ils avaient vu faire.

C'était une indication assez claire pour leurs conducteurs spirituels, toujours à l'affût de moyens propres à faire sortir la tribu de la vieille routine, des anciennes ornières, et à la pousser résolument en avant dans la voie du progrès. Un certain nombre de jeunes gens recevaient déjà une instruction d'un degré supérieur à l'École normale; il fallait procurer à ceux dont les dons étaient autres l'occasion de faire éclore leurs aptitudes diverses si nettement constatées. Un développement unilatéral n'eût été que fort imparfait; il réclamait un complément parallèle, et ce fut l'École industrielle qui vint combler ce qui sans elle eut toujours été une lacune.

D'autres considérations s'étaient imposées. Les tribus sud-africaines avaient été nomades. Des espaces immenses et inoccupés leur permettaient de s'établir où bon leur

semblait. Souvent les nécessités de la guerre ou de la famine les obligeaient aussi à se déplacer. Tout cela a changé. Depuis des années le territoire des Bassoutos est nettement délimité; de tous côtés ses frontières touchent à celles des colonies habitées par des blancs. Or les indigènes, devenus principalement agriculteurs, sont très prolifiques. Chaque année se forment de nouveaux villages et tout ce qui est relativement plaine est déjà cultivé en majeure partie. Le moment arrivera où la terre labourable ne suffira pas pour que chaque famille ait les champs nécessaires à sa subsistance. A ce point de vue un changement économique est inévitable. Notre école est là pour préparer cet avenir en formant des ouvriers toujours plus nombreux dont l'exercice d'un métier sera le gagne-pain.

Les missionnaires n'étaient pas seuls à désirer la fondation d'une pareille école. Ils furent généreusement aidés dans leur entreprise par les représentants du gouvernement britannique sous la protection duquel le pays avait été placé. Nous devons mentionner le nom du résident général établi au Lessouto à ce moment-là, le colonel Griffith.

Le chef Létsié I, fils et successeur de Moshesh, à qui l'on s'était naturellement adressé, refusa de prêter son aide et ne consentit pas à donner à la mission un emplacement central pour y fonder l'école. De longs pourparlers entamés avec lui n'aboutirent à aucun résultat, quand, de guerre lasse, et d'une façon tout à fait spontanée, le résident britannique nous offrit l'emplacement de l'ancienne magistrature de Quthing avec les quelques bâtiments en ruine abandonnés pendant la guerre de Moorosi. C'est dans la pointe sud du pays. Faute de mieux, nous dûmes accepter, mais le développement de l'école a toujours souffert de cette position par trop excentrique.

M. Preen créa l'école industrielle de toutes pièces et lui donna le nom de Léloaléng. Il s'y transporta avec les quelques apprentis qu'il avait déjà réunis auparavant et un peu dégrossis à Thabana-Morèna, la station du missionnaire Paul Germond, où l'école naissante avait trouvé un abri provisoire.

Les brèches des bâtiments exigus de l'ancienne magistrature furent vite réparées et de nouvelles constructions, principalement en pierre de taille, surgirent de terre, année après année, comme par enchantement. Tous les ateliers, salles d'étude, dortoirs, réfectoire, hangars et autres, y compris le moulin ainsi que les habitations du directeur et de ses aides, sont le travail des apprentis. Cela montre que leur éducation est avant tout de nature pratique. Chaque journée cependant commence et finit par des leçons d'arithmétique, d'anglais, de dessin, appropriées aux besoins des apprentis.

Les élèves, d'abord au nombre de 12, atteignent maintenant le chiffre de 45 à 50, et les demandes d'admission sont en général si nombreuses que toutes les places sont retenues plus d'un an à l'avance.

La maçonnerie en pierre et en brique, la menuiserie et la charpenterie, des travaux de forge et de charronnage, la cordonnerie et la sellerie, telles sont les différentes branches qui leur sont enseignées. Cependant le programme reste ouvert, et il est probable

qu'avec le temps, à mesure que les besoins s'en feront sentir, de nouvelles additions devront y être faites.

A son admission à l'école, chaque élève choisit le métier qu'il désire apprendre. Environ 300 ouvriers ont ainsi été formés jusqu'à ce jour.

Secondé par son admirable femme que les apprentis regardaient toujours comme leur mère, aidé aussi par feu M^{lle} Louisa Cochet, leur institutrice, M. Preen porta pendant seize ans tout le fardeau de la direction. Ses contremaîtres n'étaient que des noirs, ses anciens élèves. Il dut se retirer en 1896, déjà sérieusement menacé dans sa santé, et M. Edgar Krüger prit sa succession.

E. Kruger était arrivé au Lessouto trois ans auparavant, en route pour le Zambèze où le Comité de Paris l'envoyait fonder un enseignement industriel. Il fut provisoirement adjoint à M. Preen dont les forces ne suffisaient plus pour la tâche écrasante de chaque jour. C'était par vocation réelle qu'Edgar Krüger, ancien élève du Gymnase de Strasbourg, puis élève de la Maison des Missions, s'était senti porté à s'occuper spécialement des branches industrielles. Il avait soigneusement complété en Europe sa préparation ordinaire de missionnaire par l'apprentissage supplémentaire de divers métiers. Il s'y appliqua avec le zèle consciencieux qu'il avait mis aux études. C'était le directeur idéal pour développer l'œuvre du fondateur de Léloaléng. Malheureusement, sa carrière fut de courte durée; un accident de fusil y mit fin le 4 octobre 1898. Le deuil fut aussi grand pour l'école que pour sa famille.

Un appel fut alors adressé à l'auteur de cette notice, qui dut prendre la direction provisoire de l'Institution. Elle eut à traverser la période difficile de la longue guerre du Sud de l'Afrique entre Boers et Anglais. La paix au Lessouto ne fut pas troublée, mais ce petit pays, cerné de tous côtés par le théâtre des hostilités, ne resta pas sans ressentir la répercussion d'un trouble alors si général. A plusieurs reprises les apprentis durent être licenciés faute de provisions et surtout de matériaux pour continuer les travaux.

En 1903 arrivèrent MM. Verdier et Martin. Ils avaient été, comme artisans, au service de la mission du Zambèze où la fièvre les avait mis à deux doigts de la mort. Ils durent leur salut à leur retour immédiat en Europe. Leur santé rétablie, ils songèrent tous les deux à revenir en mission, mais les médecins consultés à ce sujet leur déconseillèrent absolument d'affronter de nouveau le climat zambézien. Le Comité les dirigea sur le Lessouto, et ils furent les bienvenus à l'École industrielle dont le directeur intérimaire demandait instamment des aides européens.

Trois ans plus tard, en 1906, la direction de Léloaléng put être confiée à M. Verdier. Il est actuellement encore à la tête de l'école, efficacement secondé par M. Martin pour tout ce qui concerne les travaux de maçonnerie. Un autre Européen a été engagé récemment à titre de contremaître de la menuiserie, pour compléter d'une

manière encore plus satisfaisante le personnel enseignant. L'école se trouve ainsi plus que jamais en état de nous rendre les services que nous en attendons.

Les fruits du travail de ceux qui se sont consacrés à répandre au Lessouto la connaissance de métiers manuels sont facilement visibles dans tout le pays. Outre la construction des divers bâtiments nécessaires à l'établissement même, l'école a souvent entrepris, sous ses directeurs successifs, des travaux au dehors, spécialement pour le gouvernement dans la nouvelle magistrature du district de Quthing. Ces travaux avançaient un peu lentement et il devait en être ainsi puisque ceux qui les exécutaient étaient encore en apprentissage; mais ils ne sont sous aucun rapport inférieurs à ceux des entrepreneurs blancs. Plusieurs églises du Lessouto sont l'œuvre des apprentis de Léloaléng et il est rare maintenant qu'il se fasse dans le pays une construction quelconque, publique ou privée, d'une certaine importance, sans que quelques-uns de nos anciens élèves y travaillent. Dans la plupart des villages un progrès est devenu visible dans les habitations du peuple.

Le grand chef des Bassoutos, Lérothodi, lors d'une visite qu'il fit à Léloaléng, fut tellement frappé des travaux exécutés sous ses yeux, qu'il conçut le projet de fonder une seconde école sur le modèle de la nôtre, au centre du pays. Pour bien montrer jusqu'à quel point la chose lui tenait à cœur, il collecta parmi ses sujets la somme de 75.000 francs. Cette seconde école devait avoir un caractère tout à fait laïque. Il intéressa le gouvernement à son nouveau projet, et celui-ci, de son côté, entrant pleinement dans les vues du chef, fournit sur les revenus du pays les fonds complémentaires pour le premier établissement et une forte somme annuelle pour la marche subséquente de l'institution. Cette seconde école industrielle fonctionne à Maséru depuis 1905.

Le gouvernement britannique, que nous avons vu favorable à la fondation de l'école de Léloaléng, n'a jamais cessé depuis lors de lui assurer sa protection efficace. Pendant vingt-cinq ans il lui a maintenu un subside annuel de 7.500 francs, somme qui, depuis lors, a été doublée et portée au chiffre de 15.000 francs par an. C'est reconnaître assez clairement la manière dont en haut lieu sont appréciés les services que l'École industrielle continue à rendre à la tribu des Bassoutos (1).

HENRI BERTSCHY.

(1) En 1910, un nouvel atelier a été ouvert à Léloaléng: c'est celui du travail du cuir (cordonnerie et sellerie; il y aura lieu plus tard d'y annexer une tannerie). Cet atelier est dirigé par un Européen, M. Barr. La section de la menuiserie a aussi son contremaître, M. Thornton. M. H. Martin est resté le professeur de maçonnerie (y compris la taille de pierre et la briqueterie), et M. Verdier le directeur général de l'École. Le nombre des élèves s'est élevé, en 1911, à 75. L'institution est donc en pleine croissance. (*Les Éditeurs.*)
